

PREMIER COURS

La classe se lève à l'entrée de la maigre directrice, et la nouvelle prof suit, dans son sillage que n'humanise nul parfum.

« Je vous présente Mme X, votre professeure de français ». Elle compte sur leur politesse et leur sens de la discipline, ajoute-t-elle, pour lui faciliter la tâche. Elle promène son regard froid sur l'auditoire qui n'a pas bougé, a un sourire sec pour Daniel qu'elle vient de faire entrer dans la fosse aux lions, et sort. La porte se referme.

« Asseyez-vous », dit Anne.

Un grand bruit de chaises, de mots échangés à mi-voix, puis le silence. Quarante-sept filles de troisième, entre treize et quinze ans, fixent la nouvelle, dans cette classe très peu profonde, toute en largeur.

« Quand je serai à droite, la moitié gauche chahutera. Quand je serai à gauche, ce sera au tour de la droite. Sur mon estrade, en plein milieu, je vais sans cesse avoir l'impression de suivre un match de tennis. Droite, gauche, droite, gauche... »

Elle sourit pourtant, regarde cette mer de visages inconnus qui se ressemblent. Non, il y a une rousse là, une toute petite blonde ici, et des yeux extraordinaires au fond, un regard bleu, profond, intense, qui ne la quitte pas, et qui l'inquiète un peu. « Quarante-sept visages à distinguer, quarante-sept noms à rete-

nir, le plus vite possible... Sans compter les autres classes que je n'ai pas encore vues... Je n'y arriverai jamais. »

La tête lui tourne un peu, mais elle continue à sourire bravement. Elle est déjà trop loin de leur âge pour se sentir bien à l'aise avec elles, encore complice ; mais elle en est trop proche aussi pour ne pas se rappeler les coups de coude, les mots murmurés à bouche immobile, les yeux faussement clairs, les billets qu'on se passe, les fous rires, et ces regards d'entomologiste qui ne quittent pas le prof, jamais, et à qui rien n'échappe : ni le bas filé, ni l'épingle qui glisse peu à peu du chignon, ni le jupon qui dépasse, quand ce n'est pas pis... le rouge à lèvres mal mis, le rimmel qui coule, la voix qui fait des couacs, une tache qu'on n'avait pas vue en partant ; elles verront tout, elles, et on renseignera sans bruit les distraites ; et quand la prof écrira au tableau, le dos tourné, elle entendra pouffer, s'affolera. « Ça y est. Qu'est-ce que j'ai qui ne va pas ? » Elle se fera dure, cassante, injuste. « Oh la la ! Madame a ses nerfs aujourd'hui ! » Peut-être n'y a-t-il rien du tout, elles auront ri pour autre chose, comment savoir ? Surtout, ne jamais se poser en juge, ne jamais dire « Qui a ri ? Allons, dénoncez-vous ! » car aussitôt les regards se ferment, ou expriment l'innocence outragée, se croisent avec un étonnement bien joué comme pour dire : « Mais elle est folle ! » Non – se taire, parler comme si de rien n'était, et attendre la sonnerie qui mettra fin au supplice.

Anne continue donc à sourire, et la classe attend patiemment.

« Elles m'observent, me comparent à leur prof de l'an dernier. Qui était-ce ? Plus jeune que moi, plus âgée ? Débutante, ou chevronnée ? Indulgente ou sévère ? C'est sur cette première heure de cours qu'elles vont me juger. Si je la rate, il me faudra longtemps pour redresser la situation. Allons, j'ai trente ans, elles quinze tout au plus. Trop jeune pour être leur mère, mais tout de même... J'ai trois enfants, après tout. Et j'en sais tellement plus qu'elles ! »

Le regard bleu, tout au fond, attend aussi, implacable. « Elle aimait sa prof, elle la regrette – c'est visible. À dix heures, quand la cloche sonnera, il faut que je l'aie séduite, qu'elle ait oublié l'autre – sinon je le paierai. »

Anne a promené les yeux quelques secondes sur la classe figée, sans cesser de sourire. Elle est sûre d'elle, ou presque : jeune, élégante, soignée. Elle peut y aller.

Elle se présente en quelques mots, les fait sourire en disant : « C'est moi qui vais donc vous torturer pendant un an », leur fait remplir des fiches – nom, prénom, profession des parents... Et puis « Prêtez-moi un livre. » Dix mains se tendent, c'est bon signe. Le regard bleu se durcit, s'appointe. Elle me guette, j'y vais. » Anne feuillette le livre inconnu ; la veille, elle ne savait pas qu'elle serait prof. « Vite ! Il faut que je trouve vite un texte intéressant, et que je connais. » Elle tourne les pages sans nervosité apparente, en continuant à sourire et à parler. Joie ! L'hymne à la Nuit, de Péguy. « Prenez page 90. » La voix n'a pas trahi le soulagement.

Elle commence à lire – et bénit le ciel d'aimer Péguy et d'avoir fait du théâtre. Le courant passe, très vite. Une certaine qualité de silence s'établit, qu'elle ne connaît pas encore – c'est sa première classe – mais qu'elle savoure comme une eau fraîche. Au fond, le regard bleu vacille, s'adoucit, s'embrume. Anne en voit s'enfuir la silhouette redoutée du prof de l'an dernier, dépitée ; la place est libre – le cœur aussi. « Ô ma fille au long voile... »

Le poème est terminé. Anne laisse le silence planer encore un instant, et regarde les yeux se lever vers elle, lentement, comme s'ils sortaient du sommeil. Puis elle dit d'une voix émue : « C'est beau, n'est-ce pas... » En un éclair, elle se revoit, gamine de treize ans, en quatrième : la prof de lettres disait cela, avec ce même accent, après un beau texte latin, un poème, une phrase grecque qui n'étaient encore qu'une musique qu'on ne comprenait pas.

Anne a eu ces mêmes mots, la même voix, et s'émeut de cet heureux présage.

« C'est beau, n'est-ce pas... » Quarante-sept sourires. La classe retrouve le souffle et le mouvement. On peut commencer l'explication. C'est gagné. Les yeux bleus sont pleins d'adoration.

À dix heures, Anne connaît déjà trois prénoms et dix visages. Elle serre dans sa main quarante-sept fiches qu'elle va étudier un peu ce soir. Daniel sort vivant de la fosse aux lions ; il se retient pour ne pas leur tapoter la tête avec amitié.

LES FICHES

Ces fiches ! Au début, Anne les regardera soigneusement, croyant bien faire. Elle découvrira que la fille du grand médecin côtoie dans sa classe celle de la femme de ménage mais elle aura des surprises aussi : cette reine en exil sort chaque matin de sa boulangerie natale et par contre ce garçon manqué aux traits lourds vient d'un hôtel patricien de la vieille ville. Se méfier des apparences.

Et puis, bien plus tard, une collègue syndiquée troublera l'innocence d'Anne : « Moi, je ne regarde jamais les fiches, comme ça je ne fais pas de différence entre mes élèves. Fils d'ingénieur, fils d'ouvrier, je ne veux pas le savoir. Sinon, tu leur colles une étiquette dès le début de l'année. » Convaincue, Anne a fait donc remplir cette année-là les fiches pour la forme, et les a rangées dans un tiroir, bien décidée à les oublier. Et puis, quand elle a, peu à peu, collectionné les bévues – « Je voudrais voir votre père, Marie » – « Il est mort, Madame. » – elle a bien dû changer de méthode. D'abord, elle n'a consulté les fiches, n'importe quand dans l'année, qu'en cas de nécessité. « Pierre ne travaille pas... Sylvie pleure souvent... Luc maigrit à vue d'œil... » Les fiches ne résolvent pas tout, évidemment. Mais il n'est pas indifférent que Pierre soit l'aîné de sept, que la mère de Sylvie soit divorcée depuis peu, que Luc ait un beau-père.

Alors, au bout de quelques années, Anne a décidé de parcourir

les fiches qu'on lui remet : elle oublie très vite les détails courants, mais retient ceux qui lui semblent extraordinaires : ce père de soixante ans, retraité et veuf, seul avec sa dernière-née de douze ans – Anne se représente les repas du soir, les silences, le père qui disparaît derrière son journal pendant que la petite fait semblant d'apprendre ses leçons et rêve, rêve... – ou cet autre père, veilleur de nuit, et la mère est infirmière... Quand l'enfant voit-il ses parents ? Et puis, au bout de quelques mois, quand elle connaît bien ses élèves, elle a recours aux fiches, résolument : elle ne méprisera pas Jean-Paul d'être fils d'ouvrier et de femme de service, mais elle ne mettra pas sur le seul compte de la paresse ses difficultés en latin ou ses rédactions maladroitement. Elle sera par contre plus exigeante pour Marie-Blanche, dont le père est chirurgien, qui a sa chambre à elle, des livres autant qu'elle en veut, des parents qui s'expriment parfaitement, et des leçons particulières quand il en faut.

LES PARENTS

Mais les fiches ne disent pas tout, et Anne rencontre les parents, heureusement. Pas tous. Il y en a qu'elle ne verra jamais, ceux-là presque toujours dont les enfants ont le plus de difficultés : soit qu'ils ne s'intéressent pas à eux, ou qu'ils soient las de s'entendre dire toujours la même chose par les professeurs, ce qui leur rappelle, de plus, de mauvais souvenirs d'enfance. Les parents des élèves doués au contraire viennent à toutes les réunions, pour se faire plaisir, sans doute... Ou bien leurs enfants sont-ils brillants aussi parce que leurs parents les suivent avec attention ? Difficile à savoir.

Il y a les parents timides, et les arrogants ; ceux dont les enfants ont tous les torts et ceux qui les soutiennent contre vents et marées. Ceux qui parlent sèchement et restent deux minutes. Et ceux, bien plus nombreux, qui s'installent comme au confessionnal, et se confient au professeur comme à un psychologue, à un prêtre, à un ami – les mères pleurent parfois, et il y a de quoi. Ceux-là restent un quart d'heure ou plus, et sortent avec des regards reconnaissants. Anne leur serre la main avec chaleur, bouleversée – et puis d'autres leur succèdent, et Anne regarde sa montre à la dérobée... trois heures qu'elle est là, après sa journée de classe, à recevoir les parents, et ce n'est pas fini, semble-t-il.

Elle quittera le lycée à la nuit, épuisée, mais riche de tant de

rencontres, de tant de confidences, émue des ressemblances aussi : « Vous êtes la mère d'Éric, a-t-elle dit à une femme inconnue. Vous lui ressemblez tellement ! » « C'est idiot, j'aurais dû dire : il vous ressemble... mais c'est lui que je connais, c'est d'après lui que je compare. »

Le lendemain, à tous ces visages dans sa classe, elle accolera un autre visage, un sourire, des larmes, un aveu, des interrogations douloureuses. Les petits, en face d'elle, ne sont plus ces individus isolés dont elle ne savait presque rien, mais le fils, la fille, de cet homme dont les yeux mêmes la fixent dans le petit visage connu, de cette femme qui souriait hier du même sourire ; elle a même vu la petite sœur de celui-ci, le frère de celle-là, qui accompagnaient leurs parents. Elle sait que Paul adore sa grand-mère, qui l'a élevé, et qui meurt d'un cancer ; que Fabienne est inconsolable de la mort de son chien, écrasé sous ses yeux il y a un mois. La classe ne compte plus trente élèves, mais trente enfants entourés invisiblement de leurs familles, de leurs animaux, de leurs jouets – « Elle joue encore à la poupée, Madame, en quatrième ! »

Anne aime ces réunions avec les parents, si longues et fatigantes soient-elles, ou ces rendez-vous impromptus – « Maman voudrait vous voir, Madame – mardi à cinq heures, c'est possible ? » - ou encore les coups de téléphone (car elle donne son numéro, en début d'année) – « Excusez-moi, Madame, je sors tard de mon travail, je ne peux pas aller vous voir. » – de ces pères, de ces mères, dont elle ne connaîtra jamais que la voix, mais c'est déjà beaucoup.

* * *

Mme de S. – un grand nom de France, une rue à Paris, se rappelle Anne – a demandé à voir la professeure de sa fille. La

petite, balourde, un peu retardée, en queue de classe, a pris le rendez-vous avec un air coupable qui a étonné Anne, l'a inquiétée un peu, même.

Mme de S. est assise au parloir et se lève à l'entrée de la professeuse. Mâtin ! Quel gendarme ! Hommasse, mal fagotée, mais l'air altier, elle toise Anne de toute sa haute taille, et lui parlera durant tout le bref entretien sur le ton, Anne le sent, dont elle use avec ses domestiques.

« Madame, vous avez bien demandé à votre classe de seconde d'étudier *la Porte étroite*, de Gide ?

Anne ne le nie pas, et sourit imperceptiblement. Elle a compris.

— Eh bien, madame – la voix de stentor s'enfle encore – j'ai à vous dire qu'Isabelle ne lira pas ce livre.

C'est donc bien cela, mais Anne prend l'air étonné :

— Et pourquoi donc, madame ?

— Parce que Gide est immoral, Madame. Il a été à l'Index, ne l'oubliez pas – soupir – du temps qu'il y avait un Index. Aucun livre de lui n'entrera chez moi.

— Mais, madame, *la Porte étroite*, ce n'est pas *l'Immoraliste* !

— Peu importe, madame. D'ailleurs, on ne lit pas chez nous. Mes enfants sont au lit à neuf heures, lumière éteinte, les grands comme les plus jeunes.

Anne commence à comprendre pourquoi le fils aîné est devenu maoïste et a fui le château de ses ancêtres. Elle renonce à discuter.

— Bien, madame. Je n'insiste pas. Mais Isabelle n'assistera donc pas au cours où nous parlerons de *la Porte étroite*.

— Bien entendu. Elle ira en permanence le temps qu'il faudra. »

Bien des années plus tard, quand Anne sera devenue une enseignante chevronnée, elle polira la réponse qu'elle aurait dû faire à la virago – cinglante et brève. Elle la sait par cœur, maintenant qu'il est trop tard. Elle n'aurait pas dû accepter non plus ce ton

méprisant, cette hauteur. Mais elle était trop jeune – et elle n’est même pas sûre que le gendarme ne lui ait pas fait peur alors.

En attendant, Isabelle, rougissante et désolée, ira en permanence sous les yeux ironiques de ses camarades, qui trouvent du coup *la Porte étroite* beaucoup plus excitant qu’elles ne l’auraient cru à première lecture.

* * *

Philippe, si beau avec ses grands yeux bleus et son teint de fleur, Philippe qui rit toujours – à temps et à contretemps – est arrivé en classe ce matin, tondu presque à ras. Il entre au milieu de ses camarades que sa nouvelle coiffure met en joie, et il rit plus fort qu’eux.

– Philippe ! s’écrie Anne, qu’avez-vous fait de vos cheveux ?

Ils bouclaient magnifiquement autour du joli visage, tombaient presque aux épaules, comme c’est la mode à cette époque. Philippe a l’air d’un appelé, d’un bagnard, avec sa boule à zéro, et les autres se tordent de rire, mais sans méchanceté, parce qu’on l’aime bien et qu’il ne se vexe pas. Il ne répond pas et se contente de regarder Anne en souriant de toutes ses belles dents blanches. Mais elle voit des larmes dans ses yeux et se hâte de sourire aussi :

– Du reste, ça vous va très bien, vous savez. C’est original, et ça fait viril.

La classe donne des explications confuses du phénomène, à quoi Anne ne comprend rien. « Allons, ça suffit, taisez-vous maintenant. » Et le cours peut enfin commencer.

À la réunion avec les parents, Anne voit entrer une petite femme blonde et timide qui lui rappelle vaguement quelqu’un.

– Bonjour, madame, asseyez-vous. Vous êtes... ?

– Mme C., la mère de Philippe.

Bien sûr ! Comme il lui ressemble !

Elle parle d'une voix très douce, un peu éteinte, sans gestes, les mains nerveusement croisées sur ses genoux. Elle dit Philippe et son petit frère, qui ont sept ans de différence. Anne trouve que c'est beaucoup, le dit en souriant. Mme C. rougit tout à coup.

— C'est que... J'ai eu Philippe avant d'être mariée.

Une hésitation.

— J'étais fille-mère, quoi.

Elle en semble encore écrasée.

— Mon mari m'a épousée quand Philippe avait trois ans, – il l'a reconnu, ajoute-t-elle fièrement. Et il l'aimait beaucoup, vous savez. Et puis j'ai eu un autre enfant, avec lui, et il a changé tout à coup, je ne sais pas pourquoi.

Ses yeux brillent de larmes, comme ceux de Philippe il y a deux mois.

— Il n'y a plus que le sien qui compte – et moi, qu'est-ce que vous voulez, je n'ose rien dire.

Elle s'anime, excuse l'homme vénéré qui a consenti à la sauver du déshonneur, à lui faire confiance, à donner son nom au bâtard.

— C'est vrai que Philippe est paresseux, qu'il ne s'en fait pas. Mon mari n'a pas tort...

Bien sûr. Mais les cheveux ?

— Eh bien, l'autre jour...

Elle raconte, vite et mal, la scène qu'Anne se représente si bien. Le carnet que Philippe doit faire signer, la colère du père, les excuses maladroitement du petit, son rire peut-être qui met l'autre hors de lui. Il le nourrit, après tout, ce fils de personne ! Et il a le toupet de ne rien faire en classe et de rire quand on le lui reproche ! Il regarde, avec une espèce de haine dont il n'a pas conscience, le beau visage qui n'a rien du sien.

— Et d'abord, je t'ai déjà dit que tes cheveux sont trop longs ! Tu as l'air d'un hippie, ça fait sale.